

Malaise
social
chez
Keolis

P. 2

Schipper
raconte
sa BD

P. 12



Ils ont décidé
de se taire!

DOSSIER P. 5

Malaise chez Keolis

Pendant que l'opérateur de transport public lance son nouveau réseau, salariés et syndicats contestent la stratégie du groupe et la dépréciation des conditions de travail

Lundi, le trafic était fluide sur les réseaux Tram et Bus de la Cub. Personne ne soupçonnait un mouvement social des agents de Keolis. Pourtant, à l'appel de la CGT, les contrôleurs du tramway et certains espaces commerciaux étaient en grève. En fin de matinée, au dépôt Lescure, le climat était tendu à la sortie de la réunion syndicale. « *On monte voir la direction* », lance Xavier Sanchez, secrétaire général de la CGT-transport. Objet du litige : certains contrôleurs pourraient être appelés à s'installer de nouveau au volant. Et ce lundi, 62 % des contrôleurs étaient en grève, selon la direction. « *En fait, on approchait plutôt des 90 %* », corrige Eric Seoane, le secrétaire adjoint de FO. Mais tout ça est « *sans impact sur le service* », assure-t-on à Keolis, puisque les conducteurs n'ont pas suivi le mouvement. Pourquoi ? Parce que du côté des syndicats, « *plutôt que de multiplier les revendications, on préfère mettre en évidence les difficultés de deux services : contrôle et espaces commerciaux* », analyse Alain Thomas, délégué CGT. Et puis « *il y aura d'autres mouvements sociaux dans l'année* », résume un contrôleur. C'est pourquoi, « *il faut garder des cartouches* ».

« LES CONTRÔLEURS ONT PEUR DE CONDUIRE COMME LES CONDUCTEURS ONT PEUR DE CONTRÔLER »

« *Il n'y a pas les effectifs suffisants pour faire tourner le nouveau réseau, déplore Alain Thomas. La direction n'a pas remplacé certains départs à la retraite et on manque de conducteurs* ». C'est d'ailleurs pour pallier ce déficit que Keolis a décidé de transférer seize contrôleurs au



Climat de défiance chez Keolis exploitant du réseau Tram et Bus de la CUB. Photo: A.C

Certains contrôleurs devraient être appelés à s'installer de nouveau au volant

poste de conducteurs. Dans leur contrat de travail, une disposition prévoit cette possibilité. Seulement, la méthode employée a beaucoup déplu aux salariés. Sur les personnes concernées, huit ne sont pas volontaires pour ce transfert. « *Le contrôle, c'est une vraie profession, c'est la reconnaissance d'une valeur propre* », soutient l'un d'eux. Les contrôleurs voient dans l'initiative de la direction une dépréciation de leur profession. Sans parler de la peur de conduire à nouveau alors que, pour certains, ils ne se sont pas retrouvés au volant d'un bus depuis une dizaine d'années. « *Les contrôleurs ont peur de conduire comme les conducteurs*

ont peur de contrôler », confesse un vieux routard de la maison.

LUTTE D'INFLUENCE AU COMITÉ D'ENTREPRISE

Ce mouvement de grève s'inscrit dans un long bras de fer entre la direction et l'intersyndicale, un mouvement engagé à l'hiver 2008, lors du remplacement de Veolia par Keolis. Jusqu'à présent, « *nous avons réussi à conserver nos conditions sociales* », rappelle Alain Thomas. Mais l'unité syndicale est sortie fragilisée des élections professionnelles de janvier dernier. La CGT a progressé d'un siège au comité d'entreprise, avec 4 sièges sur 9, mais pourrait perdre le secrétariat général au profit d'une alliance entre les autres syndicats. Eric Hugon, délégué CFDT, et Eric Seoane de FO, veulent pourtant croire au maintien de l'intersyndicale, « *seule structure apte à s'opposer à la direction de Keolis* ». Le Comité d'entreprise qui se tient ce jeudi promet d'être tendu.

ANTHONY CERVEAUX

Plans de carrière

Le salon Aquitec, qui permet aux lycéens de rencontrer des professionnels, se tenait ce week-end à Bordeaux. Le moment idéal pour rencontrer des jeunes, à trois mois des exams de fin d'année, et d'imaginer avec eux quel sera leur avenir.

PAR SIMGENUR GUDEBERK

ALISSON LOPEZ, EN 1^{RE} ANNÉE DE L'ACADÉMIE DE COIFFURE



Alisson, 16 ans, maquille volontiers les jeunes visiteurs. Photo S. G.

Quels sont tes projets dans un futur proche ?

J'en ai pour deux ans avant d'avoir mon diplôme. Puis ce sera le CAP. Cet été, je vais travailler en alternance. Après, j'aimerais bien fonder une école de maquillage. Je ne veux pas envisager une carrière professionnelle dans un institut de beauté parce que le soin du corps, l'épilation, ce n'est pas ce qui me plaît. Je vais me concentrer sur le maquillage.

Pourquoi ce choix ?

Au début, je ne savais pas quoi choisir. Il me fallait avoir un enseignement professionnel. En général, les études sont basées sur l'information générale comme le Bac S. Mais je ne

voulais pas du tout suivre ce genre d'études. Finalement, j'ai choisi ce métier parce que j'aime ça depuis toujours, depuis toute petite. Je maquille mes amis, mes cousines, tout le monde. Quand j'étais petite, je maquillais mes poupées pour les rendre plus belles, je piquais les produits de ma mère. Je maquillais tous mes amis quand nous faisons des spectacles. Et puis, mes parents m'ont beaucoup encouragée.

Comment tu te vois dans dix ans ?

Je maquillerai les stars. Je ne sais pas si je vais y arriver dans dix ans, mais dans un futur lointain, je suis sûre. Quand on veut, on peut. Je n'abandonne jamais mon but. Je vais maquiller les vedettes partout dans le monde.

XAVIER BOISSON, EN 4^E AU COLLÈGE SAINT-JOSEPH DE BLANQUEFORT

Quels sont tes projets dans un futur proche ?

Je vais avoir mon brevet l'année prochaine. Je vais peut-être faire une demande pour entrer dans l'armée. Ou alors je vais tenter un Bac pro option plomberie.

Soit je rejoindrai un lycée professionnel à Blanquefort qui regroupe tous les métiers du bâtiment. Ou alors, ce sera un CFA (Centre de Formation d'Apprentis) où les élèves sont rémunérés. Je devrais suivre deux ans de plomberie thermique et deux ans de plomberie sanitaire. J'opérerai pour des études en alternance, moitié chez le patron, moitié à l'école. Ce sera plus facile de trouver du boulot



Xavier, 15 ans, compte se renseigner sur les études de plomberie. Photo S. G.

par la suite parce que j'aurai déjà de l'expérience. Et j'aurai de l'argent de poche...

Pourquoi ce choix ?

Je veux être plombier parce que j'aime bien le manuel, toucher et réparer les choses. Je pense que c'est un métier en or. Il y aura toujours une demande pour ce métier.

Comment tu te vois dans dix ans ?

J'aurai sans doute tous mes diplômes et je serai à l'armée. J'essaierai de viser les échelons supérieurs. A 40 ans, après 15 ans de service, je serai à la retraite. Et comme je serai encore jeune, j'irai travailler dans la plomberie. Ça fera deux salaires...

ANDRÉA AUDUBERT, EN TERMINALE AU LYCÉE AGRICOLE DE BAZAS

Quels sont tes projets dans un futur proche ?

Je vais faire un Bac pro de préférence à l'étranger. Franchement, je n'ai pas envie de rester ici parce que c'est très important d'être bilingue dans un monde professionnel où on s'occupe des chevaux. Je veux aller soit en Allemagne, soit en Angleterre. Ça me permettra aussi de faire la connaissance de cavaliers professionnels. A l'étranger, on apprend aussi à monter à cheval plusieurs heures par semaine. Je pourrais viser une carrière de cavalier professionnel, avoir mes propres chevaux, et participer aux grandes épreuves internationales. L'Allemagne, ce serait plus facile pour moi car je parle allemand.

Pourquoi ce choix ?

Je monte à cheval depuis 14 ans. J'ai l'habitude de m'occuper des chevaux. Je n'aimerais pas rester dans un bureau, il faut que je sois dehors, même s'il pleut, même s'il neige. Il faut que je sois en contact avec la nature.

Comment tu te vois dans dix ans ?

Je voudrais être propriétaire de mon écurie, en France, avec ma famille. Je veux pouvoir monter les chevaux tous les jours, faire des concours tous les week-ends. En fait, je veux vivre de ma passion. J'aimerais bien avoir ma propre société et si je n'ai pas les moyens d'y arriver, je me dirigerai vers la cavalerie professionnelle.



Andréa, 17 ans sort du Jumping pour se renseigner sur l'élevage des chevaux. Photo S. G.

Procès atypique aux assises

Deux hommes d'une trentaine d'années comparaissent lundi en cour d'assises pour vol avec arme. Au premier jour du procès, la cour s'est attachée à dresser le profil psychologique des accusés. Deux histoires semblables, mais des tendances différentes

Nous sommes le 19 avril 2008, en fin de soirée, dans un camping près de Vensac, dans le Médoc. Jean-Pierre T. et Nathalie R. regagnent leur mobil-home quand un homme cagoulé en sort. Il frappe Nathalie R. au visage, lui vole son sac et prend la fuite. Un deuxième homme surgit armé d'un fusil et ouvre le feu en direction du chien du couple. Pris en chasse par Jean-Pierre T., il tire à nouveau, sur le fourgon du couple. Après avoir abandonné sa poursuite, Jean-Pierre T. repère un véhicule suspect et le signale à la gendarmerie. La voiture appartient à un certain Fabrice Ménard. Dans le même temps, son beau-frère, Nabil El Aloui, est interpellé alors qu'il marche le long d'une route départementale non loin des lieux du vol. Après des explications fantaisistes, il finit par avouer être l'auteur des coups de feu mais reste vague quant à l'identité de son complice. Fabrice Ménard nie toute implication et, après quelques mois en détention préventive, comparait libre.

« DEUX TABLEAUX AUX FAILLES SEMBLABLES »

« Un dossier original » commente un avocat avant l'ouverture du procès. L'affaire aurait pu relever du tribunal correctionnel. Mais dans le butin du cambriolage, à côté de quelques bijoux, figurait un fusil de chasse, utilisé par les malfaiteurs pour couvrir leur fuite. Dans le box, Nabil El Aloui, sweat beige, quasi apathique, approuve calmement le portrait qui est dressé de lui. A la barre, sa soeur Leïla décrit le seul garçon et cadet de la fratrie comme un enfant sensible, généreux, surprotégé par un

père extrêmement strict. Un père qui abuse régulièrement de la boisson et violente son épouse. A l'adolescence, après une scolarité « chaotique » achevée par un échec en BEP vente, Nabil El Aloui profite des aller-retours de son père en Tunisie pour « mettre un pied dehors », et, selon sa soeur, « se laisse influencer par de mauvaises fréquentations ». Elle prie la cour de venir en aide à « une âme perdue ». L'expertise psychologique est moins miséricordieuse : « pathologie narcissique lourde, facteurs paranoïaques, incapacité à tirer des leçons de ses expériences, agressivité, dangerosité ».

Les deux accusés sont originaires de la région de Nantes où ils sont connus des services de police. Tous deux ont déjà connu la prison. Leurs casiers judiciaires portent les traces de condamnations pour vols, vols aggravés, détention, usage et cession de stupéfiants. Quelques semaines avant les faits, ils étaient contrôlés près de Versailles, de retour de Rotterdam, en possession d'héroïne. « On était partis fumer un peu d'herbe, et puis j'ai craqué et pris un gramme... » explique Fabrice Ménard. C'est pourtant pour rompre avec un passé de toxicomane qu'il est venu s'installer dans le Médoc avec ses deux enfants et sa compagne. Il assure travailler régulièrement, feuilles de paie à l'appui. La cour retrace une enfance difficile : père alcoolique, violences conjugales, placements en foyers, consommation précoce de stupéfiants. Pour la psychologue mandatée par la cour, les portraits des deux hommes présentent des fissures semblables, aux conséquences différentes. Nabil El Aloui

fuirait la dépression dans l'agression, Fabrice Ménard dans l'autodestruction.

BESOIN DE DISSIMULATION

En fin de journée, la cour s'attarde sur le profil de Fabrice Ménard. L'un des enjeux du procès réside dans sa possible implication dans les faits. Petit, jean et sweat-shirt, il apparaît nerveux. Interrogé sur son passé, il insiste sur une erreur judiciaire qui lui aurait valu un mois de détention à l'âge de seize ans : « On m'a enfermé un mois avec des délinquants, pour rien. C'est en prison que j'ai fumé mes premiers morceaux de shit. Après, j'ai aussi consommé des drogues dures... » Pour la psychologue, Fabrice Ménard cherche constamment des responsables à ses propres errements : « Ménard remet sa vie dans les mains des autres. Soit cela se passe bien, comme avec sa compagne, et cela renfloue son estime de soi. Soit cela se passe mal, et ce n'est alors pas sa faute ». Malgré les soupçons, les charges manquent. D'où l'insistance du président et de l'avocat général sur certains aspects de sa personnalité susceptibles d'accréditer la thèse de sa complicité : « personne très influençable », « propension à dissimuler ». Sa nervosité et sa tendance à intervenir sans y avoir été invité irritent le Président, qui prévient : « demain il va falloir changer ce comportement ». La deuxième journée, consacrée à l'examen des faits, s'annonce sous tension pour Fabrice Ménard.

MATTHIEU JARRY

Le verdict sur www.imprimatur.fr

Un Jumping à deux visages

La Coupe du monde de saut d'obstacles faisait étape ce week-end à Bordeaux. L'occasion pour les magnats du cheval de parler gros sous autour « d'une bonne table et de galeries d'art fort intéressantes », pensait le Prince Philippe d'Edimbourg, ancien président de la Fédération équestre internationale. Les Jaguars et les BMW se côtoient sur les parkings VIP du Parc des expos. Rolex, le mécène de l'événement, affiche fièrement ses horloges aux quatre coins des bâtiments. On se remplit le gosier avec des huîtres locales du haut de sa loge, mais sans oublier bien sûr de jeter un oeil sur les compétitions. Au pire, Dubai Sports Channel

assure les rediffusions. Mais voilà, la haute-société du Jumping ne touche pas au crottin. Son domaine, c'était le Hall 3. Ne lui parlez pas du Hall 1, celui des brasseries, là où s'échauffaient les champions sous les yeux du peuple d'en-bas. Ici, l'entrée était gratuite. On y mangeait des jambons-beurres en applaudissant une démonstration de voltige. D'accord, les voltigeurs n'avaient pas plus de 13 ans et leurs figures échouaient les unes après les autres, ce qui ne manquait pas de les faire rougir, mais le public venu en famille semblait apprécier.

JÉRÉMY MARILLIER



Photo : Valentin Gendrot

Ils ont décidé de se taire !

Pour protester, se retrouver, déconnecter, venir en aide... c'est le silence qu'ils ont choisi !

Lumière sur ceux pour qui le silence fait sens

Sois pieuse et tais-toi !

DEUX JOURS EN RETRAITE SPIRITUELLE

« **Toi, deux jours sans parler ? Tu n'y arriveras jamais !** » Voilà comment mes proches ont réagi quand je leur ai annoncé la nouvelle : je pars deux jours en retraite spirituelle. Dans un monastère. Entourée de moniales. Sans téléphone, sans ordinateur, sans rien. Oui, j'irai même à la messe. Et promis, je prierai pour tous.

Jeudi, 11h. Me voilà devant la porte, prête à franchir ces grands murs. Une sœur m'ouvre mais me fait très vite comprendre que je ne dois pas lui parler. Elle me fuit du regard, s'enferme dans son bureau. Ça commence bien. Sœur Marie arrive enfin. C'est la Sœur hôtelière du monastère. Elle est souriante, accueillante, douce. Première surprise : je ne vais pas dormir dans le dortoir des moniales. Sœur Marie me conduit à ce qui

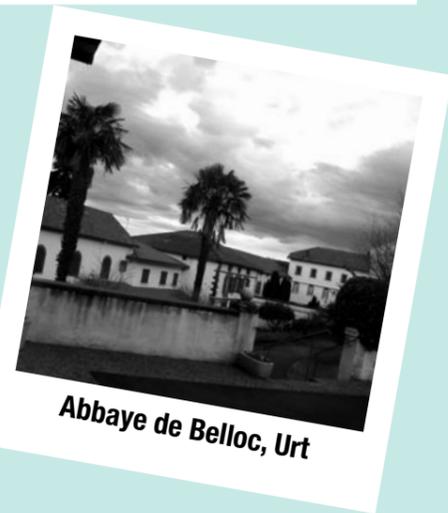
sera « ma maison », une ancienne ferme au cœur de l'abbaye, dévolue à l'accueil de pèlerins. « *Vous avez de la chance, vous allez être seule durant votre retraite. Vous allez vraiment pouvoir goûter au silence* ». Dans la « maison », il n'y a pas un bruit. Le double vitrage fait des miracles. Le silence est absolu, presque lourd. Deuxième surprise : le lieu en question ne ressemble en rien à ce que j'avais imaginé. Décorée avec goût, ma chambre

est agréable et cosy. Il y fait une chaleur épouvantable, je pense aux quatre pulls qui encombrent mon sac. Ce qui m'intrigue le plus, c'est un grand fauteuil calé dans un coin. Il est recouvert d'un plaid Ikea. Sœur Marie à Ikea, c'est un concept que j'ai encore du mal à imaginer.

Il me reste 1h avant la sexte, la « prière de l'office divin ». La journée est rythmée par les prières : les laudes à 6 h 45, l'eucharistie à 8 h 45, la sexte à 12 h 45, la none à 14 h 45, les vêpres à 18 h et les vigiles à 20 h 45.

Sœur Marie m'a prévenue « *vous n'êtes pas obligée d'assister à toutes les messes... mais ça serait bien de venir à l'eucharistie, à la sexte et aux vêpres.* » Je n'ai jamais osé lui avouer que je ne crois pas en Dieu. 12 h 45, la sexte commence. C'est l'occasion pour moi de rencontrer les autres sœurs. Rencontrer est un bien grand mot :

elles sont rassemblées autour de l'autel, en cercle et je ne peux pas m'approcher d'elles à moins de cinq mètres. Je les observe de loin, certaines me jettent des regards interrogateurs. La prière dure 15 minutes durant lesquelles elles récitent des psaumes dans un rythme presque envoiement. Entre chaque chant, le silence s'installe. Un silence brisé par Sœur « musique » qui donne le ton du psaume suivant à l'aide d'un synthétiseur d'un



Abbaye de Belloc, Urt

autre temps.

Fin de la prière, direction la salle à manger. Je me retrouve seule, dans une pièce immense qui peut accueillir soixante personnes. Sœur Marie



Sœur Marie

m'explique le déroulement du repas : tout est dans la cuisine, je me débrouille, puis je fais la vaisselle. Elle vérifie si tout va bien, échange trois mots courtois et je m'en vais. « *Il faut respecter le silence pendant les repas...* », lance-t-elle dans un grand sourire.

Une heure m'a suffi pour être fixée sur mon sort : je vis dans une maison seule, je mange seule, je vais à la messe seule. Au moins, le repas est copieux.

Le train-train s'installe. Quand je ne mange pas, je vais à la messe. Quand je ne vais pas à la messe, je dors. Quand je ne dors pas, je lis. En rentrant des vêpres, je me décide même à ouvrir la Bible. Je prends une page au hasard : « *Les femmes : Devant qui que ce soit, ne t'arrête pas à la beauté et ne t'assieds pas avec les femmes. Car du vêtement sort la teigne et de la femme, une malice de femme. Mieux vaut la malice d'un homme que la bonté d'une femme : une femme cause la honte et les reproches.* » Je referme la Bible aussitôt.

Le soir arrive et tout est beaucoup trop calme. Je suis seule dans une maison isolée, Jésus est accroché à tous les murs, je ne suis absolument pas rassurée. Alors, à 21h30, je m'endors...

MAUD RIEU

La suite sur
fr

Facebook : très peu pour moi !

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE BECKRICH ET MAUD RIEU

Facebook, mail, téléphone portable, ils ont envahi notre quotidien. Parfois au point de nous rendre dépendants. Tous ? Non ! Certains ont décidé de résister. Ou de couper le cordon

Philippe, 31 ans Strasbourgeois, professeur de physique

« *J'ai le sentiment d'être un peu plus libre que la moyenne* »



Photo Julie Beckrich

« Je n'ai pas de téléphone portable. Par conviction. J'ai rarement vu un objet créer des addictions aussi fortes chez les gens. J'aime l'idée de ne pas être joignable en permanence. J'ai le sentiment d'être un peu plus libre que la moyenne. Si j'ai un coup de fil à passer, je trouve une cabine, qu'on peut utiliser avec une carte bancaire, ou je taxe un portable... Il y a quelques temps, je communiquais beaucoup, trop, par mail. Mais depuis mon changement d'activité, ça s'est bien calmé. Pour moi, un mail reste une lettre électronique, au sens le plus noble, alors que pour pas mal de monde, c'est devenu un SMS bis. La plupart du temps, je mets un point d'honneur à conserver un style acceptable et à éviter les fau-

tes d'orthographe dans mes e-mails. D'ailleurs, on se fout souvent de moi, car j'ai conservé la manie complètement obsolète de signer tous mes messages, alors qu'on en voit l'auteur avant son ouverture. Internet me sert essentiellement à bosser, à écouter et voir de la musique, et à communiquer par mail. Concernant Facebook... je refuse d'exhiber mes humeurs, et je reste persuadé que personne n'en a rien à faire de savoir si j'ai bien dormi. J'ai l'impression que ce réseau développe le côté voyeur de ses utilisateurs. Et puis, les problèmes de propriété intellectuelle et de droit à l'image qui lui sont associés ne font que me conforter dans mon avis. »

Sonia, 31 ans Nancéienne, free-lance dans la communication

« *J'ai décidé d'en user avec modération* »

« J'ai ouvert mon compte Facebook fin 2007. C'était pour en tester la nouveauté, pour être en contact avec mes amis et m'en créer de nouveaux. J'ai décidé de me déconnecter au bout de six ou sept mois parce que ça prenait trop de temps pour peu de bénéfices. Mes amis, je préfère les voir. Et je n'aimais pas l'aspect "ego trip" avec les statuts moyennement intéressants de gens que tu connais très peu. Le mélange entre différents degrés de relations (connaissances, amis, collègues, famille) me gênait aussi. Tout se retrouvait au même niveau. Il y avait aussi un aspect "les gens s'espionnent" et ragotent sur le compte des uns et des autres qui me déplaisait. Ma déconnection a bien marché, j'étais contente de ne plus y penser. J'étais totalement sortie du réseau. Ça a duré facilement un an. Et finalement, j'y suis retournée pour plusieurs raisons. D'abord, j'ai vécu à l'étranger quelques mois et Facebook était le moyen le plus simple pour retrouver les gens que j'avais rencontrés là-bas. Ensuite, j'ai créé ma boîte de com' et il me semblait plus malin d'être présente sur Facebook, vu l'importance des réseaux sociaux au niveau pro. Et puis, avec le recul, j'ai appris à m'en servir, j'en ai un usage plus maîtrisé, plus raisonné. Je sais mieux ce que je peux y trouver et j'ai décidé d'en user avec modération. »

Damien, 24 ans Bordelais, étudiant

« *J'avais l'impression d'avoir de moins en moins de contrôle de ma vie privée* »

« J'ai décidé de quitter Facebook quand je me suis rendu compte que j'y allais plusieurs fois par jour, plus souvent pour des conneries que pour avoir des "vraies" nouvelles de mes amis. Je n'aimais pas le fait que je puisse apparaître sur des photos, j'avais l'impression d'avoir de moins en moins de contrôle de ma vie privée. En plus, ça me dérange que des informations me concernant puissent être stockées sur le serveur hébergeant Facebook. J'ai peur qu'un jour ou l'autre, elles soient utilisées à des fins commerciales ou autre. J'ai aussi été effrayé par le niveau d'importance que prend Facebook dans la vie quotidienne. En tant qu'animateur de colo, j'ai vu des adolescents régler leur comptes, se disputer ou déprimer à cause de ce réseau social. Au final je ne voyais plus que les inconvénients de Facebook et j'en oubliais les raisons pour lesquelles je m'y étais inscrit : c'était il y a trois ans quand j'étais à l'étranger. Je m'y étais inscrit pour pouvoir rester en contact avec des amis anglo-saxons. Aujourd'hui, je ne regrette pas d'en être parti, même si la facilité à garder contact avec un grand nombre de personnes était quand même un argument de choix. »

ILS ONT DÉCIDÉ
DE SE TAIRE



Photo D. R.

Notre silence est notre résistance

Depuis plus d'un an, un cercle de silence se réunit le dernier mardi de chaque mois à Bordeaux. Retraités, fonctionnaires, cadres, étudiants, tous militent contre la politique du gouvernement à l'égard des sans-papiers.

Mardi 26 janvier, 18 h 30, place Pey-Berland. Il fait froid, vraiment froid. Une cinquantaine de personnes sont réunies et s'apprêtent à passer une heure en cercle et dans le silence. Silencieux peut-être, mais avec un message à délivrer : la dénonciation des centres de rétention administrative où sont enfermés les sans-papiers en attendant leur expulsion.

A mesure que l'heure passe, quelques personnes viennent grossir les rangs tandis que des passants affichent

brièvement leur étonnement face à ce spectacle. 19 h 30. Un son de cloche annonce la fin du rassemblement. Les protestataires silencieux se dispersent rapidement, souvent sans avoir échangé un mot.

Les premiers cercles de silence se sont rassemblés à Toulouse en octobre 2007. Alain Richard, un frère franciscain interpellé par la situation des sans-papiers (*lire ci-contre*) veut protester en reprenant l'idée des mères de la place de Mai en Argentine. Il contacte des associations qui s'occupent des sans-papiers telles que la Cimade, l'Asti ou Réseau éducation sans frontières.

Le mouvement prend de l'ampleur. Il se déploie dans plusieurs villes de France. Souvent religieux, parfois laïc, tout dépend du coordinateur. A Angers, par exemple, les gens se donnent la main en priant. A Rennes, où RESF est à l'origine des cercles, aucun signe de confession.

UN CERCLE HÉTÉROCLITE

Catholiques, protestants, athées, le public est varié. La moyenne d'âge reste tout de même assez élevée. Plusieurs personnes doivent apporter une chaise pliante, incapables de rester debout aussi longtemps. Certains votent à gauche, d'autres à droite. Des étrangers sont également là. « On ne veut pas fiché les gens selon leur catégorie so-

Ils se taisent pour mieux protester

Ils protestent pour défendre la cause des étrangers sans-papiers. Et ont choisi de le faire sans bruit. Des origines du mouvement aux témoignages de militants, zoom sur les cercles de silence

cioprofessionnelle

», explique Sylvie, une bénévole de l'Asti qui participe aux cercles. Des personnalités politiques sont déjà venues. Noël Mamère, Michèle Delaunay (députée PS de Gironde), ainsi que des conseillers généraux engagés contre la politique du gouvernement. Mais Alain Richard le répète souvent : « *Ce n'est pas un cirque. On accepte tout le monde, mais chacun doit venir en tant qu'individu. Sans écharpe.* »

Il existe aujourd'hui 146 cercles de silence en France. Mais l'initiative reste peu connue hors de nos frontières. Il faut dire que l'essentiel est ailleurs. Selon Edileuza Gallet, qui est à l'initiative du cercle bordelais, le but est « *d'ouvrir les yeux des gens. Les cercles de silence sont d'abord un choc visuel, puis ils font réfléchir dans une société où tout le monde fonce tout le temps.* ». Sylvie, bénévole à l'Asti, renchérit. « *Comme on parle beaucoup, parfois on n'est plus audible. Ce rassemblement est original aussi pour sa régularité : ce n'est pas une manifestation ponctuelle. On montre une certaine détermination.* »



Photo J. B.

L'odyssée d'Alain Richard

« *Je ne suis pas tombé dans la bassine de la non-violence quand j'étais petit.* ». Une comparaison avec Obélix audacieuse pour le frère franciscain Alain Richard qui, à presque 90 ans, ressemble bien plus à Panoramix. Le crâne dégarni et la chevelure blanche, le

bouc épais, un regard vif, des gestes tremblants mais la parole sûre, il a la sagesse d'un druide. Et détient peut-être la recette secrète de la non-violence.

En 2007, lorsqu'il participe à la création des cercles de silence à Toulouse en tant que « *qu'inspirateur, simple fondateur de la roue de la brouette* » il n'en est pas à sa première aventure. L'homme est entré dans les ordres à 23 ans. Sa vie pourrait se dessiner en plusieurs albums. On aurait l'épisode « Grande traversée », tout d'abord, vers les Etats-Unis et les faubourgs pauvres de Chicago ou de Las Vegas. Puis ce serait « Le bouclier anti-nucléaire », « Alain Richard chez les Haïtiens », « Alain Richard et les Sri Lankais », « La zizanie » qu'il sème souvent avec ses combats et qui lui a valu maintes arrestations.

Il a lutté sur tous les fronts, défendant les pauvres contre les méchants capitalistes. Un dévouement total et pacifique. Au début des années 80, il participe à la création des Brigades de la Paix au Guatemala. En 1989, il monte son armée d'irréductibles pacifistes : la Pace e Bene. Son leitmotiv : « *Pour pratiquer une non-violence vraiment efficace, il faut des gens formés, formation qui prend d'ailleurs moins de temps que celle d'un soldat.* » Pace e Bene devient en quelques années une organisation influente, forte de 25000 membres et comptabilisant zéro acte de violence, parce que « *ne pas être violent, c'est d'abord combattre l'adversaire pour ce qu'il fait tout en le respectant en tant que personne.* » D'aucuns le comparent à Gandhi ou Martin Luther King. Plutôt flatteur, mais il garde les pieds sur terre pour ne pas que le ciel lui tombe sur la tête.

Sa dernière bataille est silencieuse mais puissante. Fermer les centres de rétention, faire plier « *les exécutants de cette loi qui outrepassent ce qui est prévu dans les textes.* » Quand il en parle, il en perd son sang-froid. Il tape du poing sur la table, fait de grands gestes, à l'opposé du silence qui règne dans les fameux cercles qu'il a créés. C'est son dernier « *appel à la conscience. Parce qu'au moins, quand on se tait, on ne s'engueule pas.* »

Edileuza Gallet

Membre de la Fédération d'entraide protestante. À l'origine du cercle de silence bordelais

« J'ai découvert l'initiative des frères franciscains de Toulouse dans les pages du journal *Le Monde*. J'ai trouvé le mode de protestation intéressant et la cause importante. Je viens du Brésil, je connais bien les manifestations des mères de la place de Mai. Au titre de la Fédération d'entraide protestante, j'ai fait le tour des associations de soutien aux étrangers en France : Cimade, Asti, RESF... et je leur ai proposé de réunir un cercle de silence à Bordeaux. Nous avons préparé l'action ensemble et en avril 2008, le premier cercle de silence à Bordeaux a réuni une centaine de personnes.

Il y a dans le silence une force qu'on ne trouve pas dans la parole. On choque au départ, en étant immobiles, en cercle, en silence. On marque une rupture avec la société où tout le monde fonce, communique, consomme... D'abord, il y a un choc visuel, puis ça fait réfléchir. »



Photo D. R.

Bernard

Retraité de la fonction publique territoriale

« Je participe régulièrement aux cercles de silence depuis le mois de juillet. C'est ma façon de dénoncer le traitement indigne des étrangers sans-papiers en France, les politiques de rétention, les rafles... J'ai entendu parler du mouvement dans la presse et par des réseaux comme RESE. Le mode de protestation me plaît beaucoup : c'est non seulement le silence que l'on respecte mais aussi tout l'héritage de la non-violence. Pendant cette heure sans parole, je regarde les gens, je pense à la situation des étrangers en centre de rétention. Un soir d'hiver comme celui-ci, je pense au froid et je relativise... »

DOSSIER REALISE PAR JULIE BECKRICH, MAUD RIEU ET GAËLLE EPINAT

Odette Toulet Déléguée RESF au cercle de silence

« En imposant ce silence, on pose un acte qu'on donne à voir. Nous protestons contre les centres de rétention administrative où l'on enferme les étrangers en situation irrégulière, une situation fabriquée de toutes pièces. Je pense que les cercles de silence ont un impact politique important. C'est un courant qui doit passer les frontières. Pour le moment, hors de France, il n'existe que dans quelques villes de Belgique. »

Stéphane Caray assiste et signe

Stéphane Caray est médiateur à la maison des sourds de Gironde. Entendant, il a choisi de plonger dans ce monde du silence et d'aider ceux qui communiquent sans son. Portrait d'un homme qui signe

« Excusez-moi, je viens de recevoir un message d'une sourde qui est en panne de voiture. » A peine arrivé à son bureau, Stéphane Caray est déjà sollicité. Il consulte les messages qu'il a reçus en son absence. Stéphane est ce qu'on appelle un « entendant ». Il a choisi d'accompagner dans leurs soucis quotidiens ceux qui vivent dans le silence. Le jeune homme a commencé à s'intéresser au monde des malentendants un peu par hasard. Le frère d'un de ses amis est sourd. Et Stéphane a commencé à apprendre la langue des signes en le regardant. « Il y a une sorte de fascination quand on regarde un sourd "signer", comme on dit. J'étais captivé par ses gestes. » Ce n'est donc pas une réelle démarche d'apprentissage qui l'a conduit à ses actuelles fonctions, mais plutôt le fruit de plusieurs heures passées à communiquer avec des sourds. Et l'aide de quelques livres.

INFORMER ET DÉCRYPTER

Ensuite, Stéphane a passé un certificat de capacité qui lui a permis de travailler dans le milieu. Aujourd'hui, il est l'un des deux entendants qui travaillent à la Maison des Sourds de la Gironde. Cette association propose des services à la personne en direction des sourds et malentendants : joindre un garage en cas de panne de voiture, prendre contact avec un médecin, accompagner les démarches administratives font partie de leur fonction. Et surtout, mettre en contact les sourds entre eux. Probablement la mission la plus difficile : sur les 400 sourds recensés en Gironde, 40 seulement profitent de ces services. Les sourds qui ont besoin d'un coup de main prennent contact avec Stéphane par texto ou par webcam.



TOUS LES SOURDS SONT DIFFÉRENTS

Le métier de médiateur permet à Stéphane d'aller au-delà de la traduction simple. Son travail n'est pas seulement d'informer mais surtout de décrypter l'information, de la rendre humaine et accessible en s'adaptant directement à la personne, car comme il le dit « tous les sourds sont différents ». Il cite les nouveaux dispositifs de certaines administrations qui proposent une mise en relation directe avec un interprète par écran interposé. « Peu de sourds utilisent ce service. Ils préfèrent être accompagnés d'une personne qu'ils connaissent et qui les connaît, pour poser toutes les questions qu'ils veulent, sans ressentir de gêne. » Stéphane sait l'importance d'établir une relation de

« Un sourd ne sera jamais complètement silencieux »

confiance. Une confiance qui s'établit au-delà de la maîtrise de la langue des signes, car la communication avec les sourds passe aussi

en grande partie par les expressions du visage. François Gaubert, fondateur de l'association et sourd lui-même, explique l'importance des émotions transmises par le visage : « Un sourd ne sera jamais complètement silencieux ». Stéphane, avec son sourire bienveillant, acquiesce et renchérit : « Voir un sourd chanter, c'est vraiment un beau moment. C'est très poétique. » A le voir aussi enthousiaste, on en est vite convaincu. Stéphane, entendant qui a choisi d'être au service des sourds, prouve que ce monde-là est loin d'être réduit au silence.

ÈVE MAJOUNIE
ET SÉBASTIEN JAIME

« J'écris avec mon corps, mes mains et mes yeux »

« Avant de dire quelque chose, il faut s'assurer que le silence ne soit pas plus important. » Cette citation du mime Marceau a beaucoup influencé Angélique Crux, une artiste mime de 43 ans. Son ambition, démocratiser cet art peu connu en France

Quels sont les avantages du mime sur le théâtre ?

On n'est pas prisonnier des mots. Par exemple, quand on prononce l'expression « être méchant », on ferme le sens. Alors que quand on le mime, les possibilités sont énormes. Les histoires sans paroles font appel à l'intelligence émotionnelle.

Comment faire passer son message au public ?

Le mime le plus doué est celui qui imagine totalement ce qu'il représente. Quand je mime un bâton, je pense à sa texture, son poids, sa couleur. Il faut y croire, sinon le public ne suit pas, il voit qu'on n'est pas dedans.

Existe-t-il des écoles de mime ?

Bien sûr. Moi j'ai étudié à l'école internationale de mimodrame Marcel Marceau qui, depuis, a fermé ses portes. Dans les écoles on étudie les techniques, l'abc du mime. On apprend à représenter les émotions, le décor (la pluie par exemple), ou encore des jeux de clown. Mais c'est la personnalité qui joue le plus. La culture aussi. Au Japon ou en Inde, on ne représente pas les choses de la même façon qu'en Europe.

Pouvez-vous nous décrire ce qu'est le mime ?

Le mime, c'est tout simplement écrire avec le corps, les mains et les yeux. C'est une grammaire gestuelle. Il en existe plusieurs sortes comme le mime abstrait ou le mime automate. Moi, je pratique le mime narratif, qui est un conte sans paroles.

Vous avez donné des cours à des gens en difficulté. Qu'est-ce que le mime peut leur apporter ?

J'aime travailler avec ce genre de public. Dans des foyers, avec des enfants sourds, ou des personnes âgées. Le mime est un outil pour leur faire dire ce qu'ils n'arrivent pas à exprimer. Quand on travaille sur la violence ou la colère, on se concentre sur la respiration, le cœur, l'expression corporelle.

Le mime est donc très proche de la danse.

Etienne Decroux, le précurseur du mime moderne, disait « la danse explose, le mime implose. » C'est la loi de l'attraction. Contrairement à la danse, l'objectif est d'attirer le public à soi. Si je loupe un geste, les spectateurs pourraient partir dans une mauvaise direction. C'est pour ça que les spectacles sont très intimistes.

PROPOS RECUEILLIS PAR GAËLLE EPINAT

Silence, on commémore...

Se taire pour rendre hommage. Ce rituel de commémoration remonte à l'après Première Guerre mondiale. Retour sur la première minute de silence.

Le 11 novembre 1918 à 5 h 15 précises, l'armistice est signé. A 11 h, le cessez-le-feu est effectif. Les clairons et les cloches sonnent la victoire. Si ce jour marque la fin des combats, il n'efface pas les souffrances, la peine et le deuil. Un an après, en octobre 1919, le parlement français décide de légiférer sur le devoir de mémoire. Il vote la construction de monuments aux morts destinés à perpétuer le souvenir et met en place de nouveaux cérémoniaux. La souffrance individuelle se mue en une commémoration nationale. C'est le souhait du président Poincaré : voir les Français « glorifier les héros morts pour la Patrie ». Un an que les canons ont cessé de tonner. Le 11 novembre 1919, une cérémonie est organisée dans la chapelle des Invalides, en présence du maréchal Foch. Des gueules cassées, des généraux, quelques responsables politiques et des ecclésiastiques sont réunis pour cette commémoration. La minute de silence, instant de recueillement laïc dans un lieu consacré, vient ponctuer l'office religieux. Synonyme d'hommage aux morts, ce rituel sera étendu progressivement aux grands événements.

M. H. ET S. J.

Schipper raconte

Veste en jean et écharpe fushia, Johanna Schipper affiche un style décontracté et coloré. Un mélange qui convient bien à une dessinatrice de bande dessinée. Elle nous accueille souriante à l'espace culturel Saint-Rémi, où se déroule actuellement le festival Bord'images. A cette occasion, les murs de l'ancienne église ont été recouverts des dessins de trente bédétistes bordelais. Johanna a accepté de nous commenter les siens

PAR CHLOÉ RONDELEUX



L'action se passe en Allemagne avant 1933, c'est-à-dire juste après la crise. C'est une période de transition, une période relativement tranquille. Les lois anti-juives n'ont pas encore été promulguées et les actes de vandalisme n'ont pas commencé. Les personnages représentés renvoient à différents niveaux : on a la petite bourgeoisie, la classe moyenne et la pauvreté. Le texte off est comme un journal tenu par le personnage principal

Principius. Il se pose ici des questions sur un enfant qu'il a eu quelques années auparavant avec une artiste. Ses pensées sont en corrélation avec ce qui est en train de se passer sous ses yeux. Le couple lui rappelle son histoire d'amour. Et quand il apparaît à la troisième image, c'est pour se demander si son enfant n'est pas en train de cirer des chaussures comme ce jeune garçon devant lui.

Pour ces images, je me suis inspirée de peintres allemands des années 20 comme George Grosz et Otto Dix, appartenant au courant expressionniste. Cette passion pour la peinture me vient de mon milieu familial. Petite, je traînais souvent dans les musées avec ma mère, qui a suivi des études d'histoire de l'Art. Les peintres expressionnistes dessinaient beaucoup de croquis et de scènes de la société. C'est donc tout naturellement que je m'y réfère pour la bande dessinée.

« Les peintres expressionnistes dessinaient beaucoup de croquis et de scènes de la société »



Photo Leïla Méchaouri

JOHANNA SCHIPPER EN 5 DATES

- 1967 : Naissance à Taïwan de parents néerlandais. Son père est sinologue.
- 1986 à 1991 : Ecole supérieure de l'image à Angoulême.
- 2000 : Publication du premier tome d'une BD pour enfants, *Les Phosfées*.
- 2008 : Prix Artémisia de la BD féminine pour l'album *Nos Âmes sauvages*.
- 14 février 2010 : Sortie de son dernier album *Le Printemps reflourira* aux éditions Futuropolis.



« Dans ce microcosme évolue toute une société avec sa hiérarchie sociale, ses codes et surtout ses peurs »



Un dessin d'une page entière. C'est une image de rupture qui tranche avec un découpage en cases, par son format et son style. Elle crée un moment pictural fort. On retrouve trois grandes images similaires dans la bande dessinée. Elles servent à diviser l'histoire en chapitres. Leur dimension surréaliste amène le lecteur à ressentir d'une façon différente ce que vit le personnage principal. Ici, la bouche en surimpression sur la forêt dégage une ambiance angoissante et agressive. Telle une morsure qui se referme sur lui, Principius est capturé par cette énorme bouche d'un rouge vif. L'arbre est un élément que l'on retrouve dans les trois grandes images. Il renvoie à l'arbre généalogique et donc à la famille sur laquelle s'interroge le héros. L'utilisation du papier collé est une liberté que je me suis donnée dans les grandes images. Il introduit une rupture graphique mais je l'ai utilisée avec parcimonie. L'idée de la bouche était présente avant même que je commence à dessiner. Je ne sais pas pourquoi elle m'est venue.

« La bouche en surimpression sur la forêt dégage une ambiance angoissante et agressive »

L'histoire est un huis-clos qui se déroule à l'intérieur d'un train bloqué au milieu de la forêt, à la frontière avec la Tchécoslovaquie. Dans ce microcosme évolue toute une société avec sa hiérarchie sociale, ses codes et surtout ses peurs. La peur de l'autre domine par dessus-tout. C'est ce que va montrer l'arrivée d'une population « étrangère » aux voyageurs du train. Ce sont des tsiganes, des travailleurs saisonniers, des ouvriers agricoles. Leur origine exacte n'a pas grande importance. Ils sont là pour donner du relief, articuler l'histoire et surtout montrer le climat de peur sous-jacent en Allemagne à ce moment-là. Un climat de peur mis en place par la propagande du parti nazi. Avec les pogroms d'Europe de l'est, beaucoup de juifs des régions frontalières s'étaient réfugiés en Allemagne. Le pouvoir allemand a joué sur cette image du juif migrant, pauvre, sans terre, pour réactiver la stigmatisation. Les couleurs sont celles d'une forêt au printemps: brun, marron, vert clair. Les tons sont encore pâles car les bourgeons n'ont pas pleinement éclor. Mais bientôt le printemps reflourira.

La suite sur [fr.fr](http://www.fr.fr)

La lutte des places

Parti de
Gauche

PCF
Parti communiste français



L'unité à la gauche de la gauche est fragile et à géométrie variable. Les alliances se font et se défont au cas par cas et jusqu'au dernier moment

Le Front de gauche a un problème. Sa composition change selon la région, au gré des alliances locales. Le PG (Parti de gauche), le PCF (Parti communiste français), la GU (Gauche unitaire) en sont le socle commun. Par endroits, le NPA (Nouveau parti anticapitaliste) ou la Fase (Fédération pour une alternative sociale et écologique) peuvent les rejoindre. Dans le Limousin ou le Languedoc-Roussillon par exemple, c'est chose faite. Pourquoi pas partout alors ? Des divergences profondes de programmes, d'idées ? Que nenni. Seuls les aléas des ambitions et des concessions de chacun, avec en fond les rancœurs historiques des mouvements de la gauche radicale, freinent l'unité.

En Aquitaine, c'est notamment l'attitude à avoir vis-à-vis du Parti socialiste d'Alain Rousset qui divise les troupes. Certains, au NPA, refusent de faire cause commune avec le président sortant et accusent le PCF de viser des postes d'adjoint.

Les communistes rétorquent qu'ils veulent construire « une majorité de gauche », et en profitent au passage pour qualifier le NPA « d'opposition à gauche ». Vendus contre égoïstes, en somme. En réalité, il n'y a qu'un seul obstacle à ce que tous se retrouvent sur une seule liste. Chacun argue de son score aux précédentes

élections européennes, de sa force militante, et exige un nombre d'élus que les autres ne peuvent accepter. Résultat : l'alliance rompt et chacun part de son côté. On est bien loin des préoccupations concrètes de la masse laborieuse. Et c'est un tel sujet de crispation que seules quatre régions ont réussi à mettre tout le monde d'accord. Traduit en langage optimiste, ça donne « des accords partiels ont été passés dans une majorité des régions. »

gauche
UNITAIRE

LA
FÉDÉRATION
pour une alternative sociale et écologique
<http://lafederation.org>

SAUF COUP DE THÉÂTRE, PAS DE LISTE UNITAIRE EN AQUITAINE

Choisir Gérard Boulanger pour conduire la liste régionale du Front de Gauche n'aura pas suffi pour dépasser ces oppositions. Adoubé par tout le monde -peut-être parce qu'il n'a sa carte nulle part-, l'avocat bordelais a pu jouer les rassembleurs. Lui voulait être « le trait d'union », il ne concevait pas le Front de gauche sans le NPA et critiquait Alain Rousset sans lui taper dessus. Il a échoué. Mais est-ce de sa responsabilité ? Au NPA, tous n'étaient pas favorables à négocier avec le Front de gauche. Au PCF, tous ne voyaient pas l'arrivée du NPA d'un bon œil. A un moment, le Front de gauche aurait pu se faire sans le PCF. Lundi 8 février, c'était le premier jour du dépôt des listes. Le lendemain après-midi, le NPA avait sa propre liste et le PG était en négociation pour savoir s'il allait avec le PCF, avec le NPA ou s'il n'y allait pas.

FRONT
DE GAUCHE

Ces nombreuses réunions auront néanmoins eu un mérite : tisser des liens sérieux entre les militants qui ont un projet unitaire, au-delà des enclaves partisans. Enfin, ou trop tard ? Car entre désaccords de

toujours et négociations de dernière minute, les partis de la gauche radicale risquent de brouiller leurs électeurs, et de rater leur véritable adversaire, la droite.

RAPHAËL LOUVRADOUX

La révolution en 140 caractères

Une nouvelle étude sur Twitter recense quinze millions d'utilisateurs actifs. Mais qui derrière l'avatar ? La plate-forme de micro-blogging fédère les initiatives, de l'expérience journalistique au soulèvement social

Émeute virtuelle au Venezuela



Vendredi 5 février, le journal péruvien La Republica cite dans ses pages le président Chavez. Il qualifie Twitter d'« instrument de la menace terroriste ». Le site Rebellion, hébergé au Venezuela, met en doute l'information. « Différents sites ont relayé l'annonce, qui s'est propagée sur Twitter, sans que personne ne se dérange à en confirmer la véracité. » Elle provient du site ReadWriteWeb, spécialisé dans les nouvelles technologies. « Propriété d'une entreprise américaine », annotent les auteurs du blog, militants.

Jeudi soir, la protestation amorcée sur Internet a investi la rue. Sur la timeline de Twitter, un commentaire : « Pendant que Chavez parle sur la chaîne nationale, les manifestants sont dispersés par la police. » Il provient du compte de CNN

Espagne, anti-révolutionnaire s'il en est. « Beaucoup semblent utiliser la bannière #Free-MediaVe pour alimenter la propagande anti-chaviste », analyse le journaliste Matthew Weaver dans les colonnes du Guardian. « Mais il faut reconnaître que le volume de tweets contre la mise au pas des médias n'est pas négligeable. » La versatilité d'Internet, et en particulier de Twitter, rend la censure difficile. Mais en dépit des propos rapportés par ReadWriteWeb, telle n'était pas l'intention du gouvernement. « La bataille commence sur Internet », annonçait ainsi en début d'année Mario Silva, directeur du « programme d'opinion » de l'antenne publique vénézuélienne. « Elle est bien bonne, Président, votre recommandation de l'autre jour, que tous les Vénézuéliens, absolument tous, tous les révolutionnaires investissent Internet. » Mario Silva créait alors son

Au Venezuela, une guerre de propagande investit le champ virtuel. Les médias, qui relaient l'information, n'échappent pas aux interprétations.

Hugo Chavez perd patience. Jeudi dernier, le président vénézuélien a interpellé ses députés en réaction à une fronde amorcée la semaine dernière sur Internet. Depuis la fermeture de plusieurs stations de radio et de la chaîne de télévision privée RCTV, le pays est débordé par une émeute virtuelle. Sous les bannières #FreeVenezuela et #FreeMediaVe, la plateforme Twitter centralise la révolte. Plusieurs dizaines de milliers d'utilisateurs inondent quotidiennement le réseau, contre la politique chaviste. De la dissidence interne à l'opposition occidentale, la propagande qui investit la plateforme est difficile à décrypter. Les partisans de Chavez, de leur côté, veillent à encadrer la bataille idéologique.

Générateur de trafic

« On a une balance dans nos rangs ». Un dealer vient de réintégrer les quartiers. Relâché prématurément de prison, son entourage le soupçonne de connivence avec la police. L'alerte circule sur Twitter. Le gang de la baie de San Francisco a saisi la portée du micro-blogging. Menaces, avertissements, avis de meurtres, fanfaronnades, échanges sur les gangs rivaux, le néo-gangstérisme a trouvé son support de prédilection. Et la police attend au virage, en planque derrière l'écran. Dean Johnston, de la brigade des Stups de Californie, guette les fuites. « On apprend des choses sur des gens dont on n'avait même pas connaissance. On établit ensuite un arbre. » Un coup de fil à la société gestionnaire de Twitter, et les noms des propriétaires de comptes apparaissent au tableau des suspects.

La semaine dernière, cinquante membres d'un gang impliqué dans un trafic de drogue sont passés aux menottes de la police de Los Angeles. À l'origine de leur perte, MySpace, et un penchant malavisé pour la notoriété. Ils parlent trop. Et Internet ne pardonne pas.

O. D.

compte Twitter, invitant tous les membres du gouvernement à communiquer entre eux par le biais du réseau.

Cette semaine encore, le Venezuela fait partie des trois sujets les plus évoqués sur Twitter. Le mécontentement de la population est sur-représenté. En face, les pro-Chavez font du zèle. Et la lutte continue.

OLIVIA DEHEZ

EN TÊTE-À-TÊTE AVEC TWITTER

Vivre enfermé dans un coin du Périgord. Pendant cinq jours. Avec comme seules sources d'information les réseaux sociaux Facebook et surtout Twitter. C'est ce qu'ont vécu cinq journalistes la semaine dernière. Retour sur l'expérience avec Benjamin Muller de France Info.

SUR L'EMBALLÉMENT MÉDIATIQUE

« Je m'attendais à ce qu'on parle de nous parce que les journalistes aiment bien parler

des journalistes qui parlent eux-mêmes des journalistes. »

Et comment ! Plus de 1.500 articles consacrés à l'expérience en deux semaines. Le thème est dans le top 5 des sujets les plus évoqués sur Twitter. Les critiques viennent surtout d'une presse dépassée par la situation qui se sent attaquée.

SUR LA PUBLICITÉ AUTOUR DE L'ÉVÉNEMENT

« Cette aventure, c'est une réflexion modeste, mais c'est une réflexion quand même. Le but des grands médias comme France Info, c'est de parler au plus grand nombre. Ce n'est pas de parler au plus grand nombre. Ce n'est pas tous les jours qu'une radio française organise un événement dont on parle. »

C'est aussi ce qui semble avoir posé problème. Les cinq journalistes-cobayes ont été abreuvés de liens et d'informations, parfois fausses. Sans tomber dans le piège.

SUR SON ÉTAT D'ESPRIT AVANT L'EXPÉRIENCE

« J'étais sans a priori, je ne parlais pas en me disant que le but était de prouver quelque chose. Je me disais juste qu'il fallait que je sois le plus neutre possible. »

Twitter est un chouette relais pour l'information, mais il n'offre pas toujours toutes les clés pour le décryptage. Selon les enfermés volontaires, tout dépend du réseau, selon qu'il vous propose plutôt du LOL ou de vraies infos. P. BRETEAU



Fini les roses, place aux sextoys !

Roses rouges et chocolats ont des raisons d'être jaloux. Un rival de taille (et c'est le cas de le dire !) leur fait de l'ombre à la Saint-Valentin. Dimanche, beaucoup d'amoureux échangeront gadgets sexuels et jeux érotiques sans aucun complexe

Un sextoys pour la Saint-Valentin... ou quand le marché évolue avec les mentalités. C'est à cette époque de l'année que l'industrie des accessoires coquins réalise ses meilleurs chiffres. De plus en plus de tourtereaux franchissent les portes des sex shops pour combler l'êlu(e) de leur cœur... et sans doute leurs propres désirs. Des magasins modernes et accueillants d'accessoires érotiques ont d'ailleurs fleuri à Bordeaux ces dernières années. Révolue, l'époque où entrer dans un sex shop, était synonyme de honte. Aujourd'hui, on s'y rend comme au supermarché.

Direction le Sexy Center de Mérignac. L'enseigne, qui a ouvert ses portes à la veille de la Saint-Valentin 2008, se décrit comme « *la grande surface pour le couple* ». Ici, les allées sont larges et éclairées. Aucun regard fuyant, aucune tête baissée. Les clients déambulent aisément et sans complexe à travers des rayons remplis de DVD coquins ou de godemichés high tech. Il y en a vraiment pour tous les goûts : translucide, réaliste, mini, XXL, gonflable ou télécommandé à distance, pour les femmes... comme pour les hommes. Au fond du magasin, les tenues affriolantes et les accessoires sont alignés : libre à vous de devenir,

pour une soirée, cette écolière sensuelle ou cette Catwoman de cuir.

Fabio, 40 ans, directeur du magasin, explique que la Saint Valentin coïncide avec une hausse du chiffre d'affaires de 50 %. Sexy Center est, à l'origine, une chaîne allemande de magasins : 300 boutiques Outre-Rhin contre trois en France. « *Les Français sont coincés, mais ça commence à changer.* »

A la Saint-Valentin, les produits les plus vendus restent les grands classiques : rouges à lèvres et canards vibrants, menottes, huiles de massage et lingerie sexy. La clientèle, qui toute l'année s'échelonne de 18 à 70 ans, prend un sérieux coup de

jeune pour la fête des amoureux. Offrir un sextoys est une idée branchée pour certains, mais qui ne séduit pas forcément tout le monde. « *Un sextoys ? Pourquoi pas ! Mais connaissant mon copain, ça m'étonnerait qu'il m'en offre un* », raconte Martine, 47 ans. Restent les roses rouges, chocolats et autres mugs kitch affublés d'une photo de l'être aimé. « *Rien n'empêche d'être romantique et coquin à la fois* », conclut Fabio. Pourtant, dimanche, il changera ses habitudes. « *Je l'ai souvent fait, mais cette année, je n'offrirai pas de sextoys à ma femme. Les roses, c'est un classique et c'est super !* » Un petit coup de vieux, Fabio ?

ANGÉLIQUE LE BOUTER
MAÉVA LOUIS

IDÉES CADEAUX



Pour les plus complexées

Grâce à cet élargisseur de poitrine équipé d'une pompe manuelle sophistiquée, augmentez le volume de vos seins par un phénomène d'aspiration. Pas de panique, la valve est sécurisée. (32,90 €)



Pour les plus paresseuses

Adeptes de la zapette, laissez-vous contrôler à distance via un système sans fil. Expérimentez une double stimulation (clitoridienne et vaginale) pour un plaisir décuplé. (79 €)

Pour les plus téméraires (ou constipés)

Les amateurs de plats de chantiers se réjouiront de ce « plug anal » de qualité alimentaire en vinyl d'une longueur de 28 cm et d'un diamètre maximum de 29 cm. (89 €).



Imprimatur • Journal-école de l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit.

Directrice de publication : Maria Santos-Sainz

Rédacteur en chef : Julie Beckrich

IJBA • 1, rue Jacques Ellul • 33080 Bordeaux cedex

Tél. 05 57 12 20 20 • journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr

ISSN 0397-068X • Imprimerie La Nef Chastrusse, Bordeaux